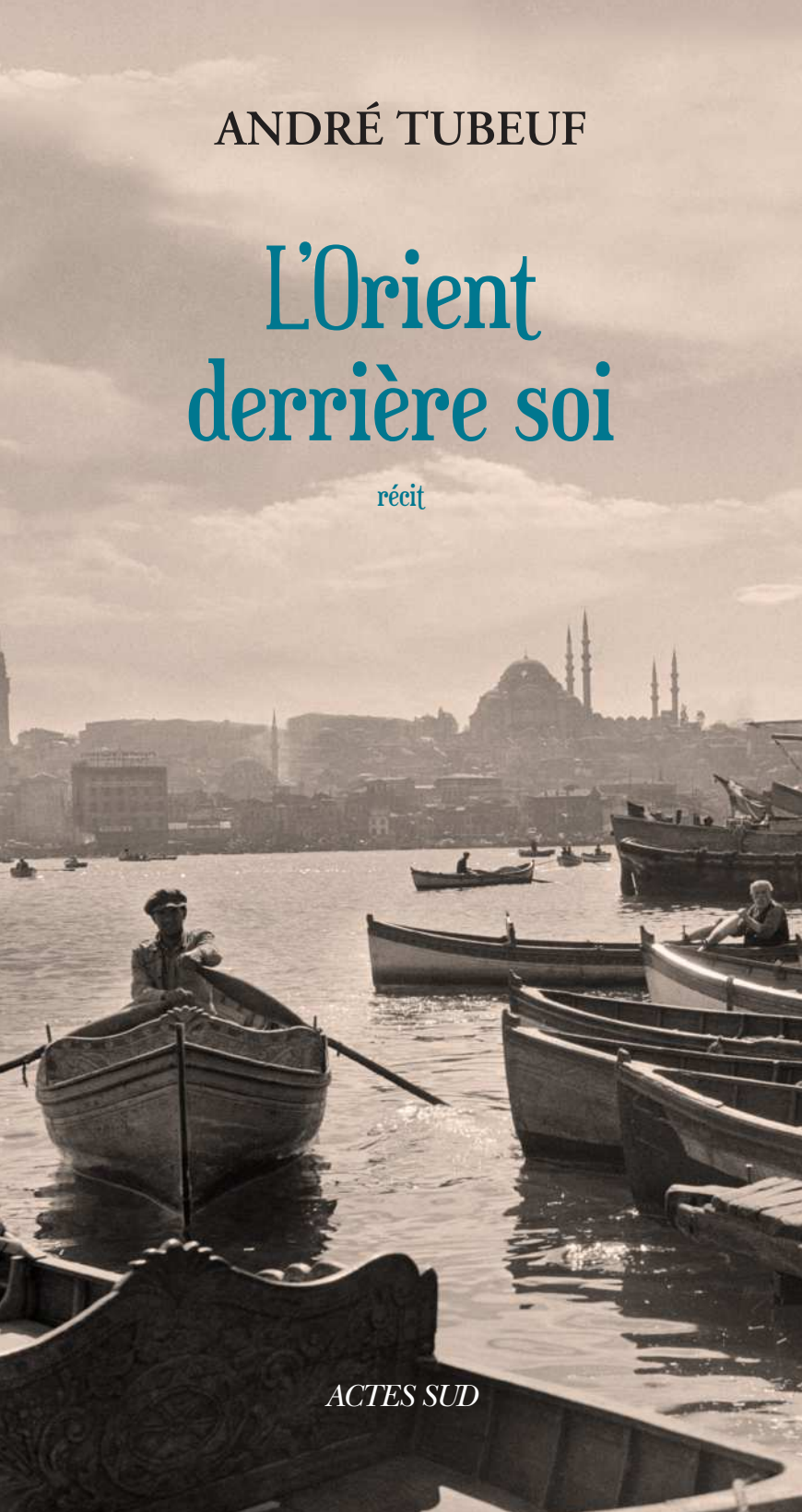
ANDRÉ TUBEUF

L'Orient derrière soi

récit



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Qui n'a rêvé l'Orient devant soi, au bout de son désir ? Le jeune André, né à Smyrne de parents français, a connu cet Orient pluriel et chatoyant, grandissant entre la Turquie, la Syrie et le Liban, au gré des affectations professionnelles paternelles et des alliances familiales : la mer Noire, Stamboul, Alep, Beyrouth comme autant d'étapes d'une irrésistible expulsion. À la fois gosse d'ici et Français de l'étranger, André "s'incorpore" du mieux qu'il peut dans le petit clan des enfants d'expatriés, avant de regagner la France avec l'étrange impression, au contraire, de s'exiler…

De ces racines multiples, André Tubeuf a tiré la matière d'un récit d'apprentissage porté par le motif de l'exil, du départ permanent, de l'absence d'attaches, des amarres que l'on largue, de ce qui fait une appartenance ou un enracinement. Un "Itinéraire de Smyrne à Paris" qui est aussi un adieu à l'enfance, un hommage tendre et inconditionnel à l'Orient, ses paysages, ses cultures et ses religions mêlées. Mais surtout à son hospitalité, sa générosité, sa tolérance.

Une mélopée méditerranéenne composée comme une confidence ininterrompue teintée de joies toujours vivantes, mais qui résonne *à demi-voix* avec un Orient désormais douloureux.

ANDRÉ TUBEUF

*André Tubeuf a été professeur agrégé de philosophie, conseiller pour la musique au ministère de la Culture et chroniqueur dans la presse (*Opéra international, L'Avant-Scène Opéra, Harmonie, Classica, Le Point*). Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la musique, dont un roman :* La Quatorzième Valse *(Actes Sud, 2008), et de portraits de compositeurs dans la collection Actes Sud "Classica".*

DU MÊME AUTEUR

Romans

LES ENFANTS DISSIPÉS, Gallimard, 1987.
DAMIEL OU LES INDIFFÉRENTS, Albin Michel, 1999.
LA QUATORZIÈME VALSE, Actes Sud, 2008.

Essais

LE CHANT RETROUVÉ, Fayard, 1979.
RICHARD STRAUSS OU LE VOYAGEUR ET SON OMBRE, Albin Michel, 1980 ; Actes Sud, 2004.
WAGNER ET BAYREUTH, CENT ANS D'IMAGES, J.-C. Lattès, 1981.
LE FESTIVAL DE SALZBOURG, Sand, 1989.
LE LIED ALLEMAND, POÈTES ET PAYSAGES, François Bourin, 1992.
WAGNER, LE CHANT DES IMAGES, Le Chêne, 1993.
MOZART, CHEMINS ET CHANTS, Arthaud, 1995 ; Actes Sud, 2005.
LA CALLAS, Assouline, 1998.
APPASSIONATA. CLAUDIO ARRAU, PRODIGE, DANDY, VISIONNAIRE, Nil, 2003.
DIVAS, Assouline, 2005.
L'OFFRANDE MUSICALE : COMPOSITEURS ET INTERPRÈTES, Robert Laffont, collection "Bouquins", 2007 (prix Pelléas 2008).
LES AMOURS DU POÈTE, La Pionnière, 2008.
LUDWIG VAN BEETHOVEN, Actes Sud, 2009 (prix de l'Essai 2009 de l'Académie française).
VERDI DE VIVE VOIX, Actes Sud, 2010.
L'OPÉRA DE VIENNE, Actes Sud, 2010.
LE LIED, POÈTES ET PAYSAGES, Actes Sud, 2011.
DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA MUSIQUE, Plon, 2012.

JE CROIS ENTENDRE ENCORE, Plon, 2013.
HOMMAGES, Actes Sud, 2014.
ADOLF BUSCH, LE PREMIER DES JUSTES, Actes Sud, 2015.

Photographie de couverture : © akg-images / Paul Almasy

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-07101-1

ANDRÉ TUBEUF

L'Orient derrière soi

récit

ACTES SUD

I

TROIE

1

DÉCOLLER

Où je suis né, la mer n'est qu'un golfe. Dès que l'été descend dessus, il miroite jusqu'à en fumer presque. Des vapeurs grises, mauves montent de l'eau vers moi jusqu'au pont où je me trouve. Sur de si petits bateaux les départs ne sont jamais des départs. La coque se décolle du quai, de là-haut je la regarde faire, mais on ne sera jamais bien loin du rivage. Tous les enfants de Smyrne ont fait leur tour du golfe dès qu'ils ont pu tenir sur leurs jambes. Quand mon tour est venu, il y avait encore sur les quais des tramways traînés par des chevaux. Ces petits bateaux ont beau porter crânement pavillon des Deniz Yolari (les chemins de la mer, en turc), ce ne sont au fond que des espèces d'omnibus de la mer. Tout autour du golfe, des débarcadères s'avancent dans l'eau, longs planchers étroits surélevés, bistrés par le sel et même par endroits blanchis, et par l'*imbat* aussi, vent dingue qui se lève en plein jour et siffle sans faire de houle. Smyrne n'en finit pas de s'étirer sur sa propre rive, dans ses propres odeurs. Les noms turcs n'ont pas réussi à chasser les grecs. On continue à dire Cordelio, le nom est si doux, ce sont les Muses qui l'ont trouvé, avec ce quelque chose de roulé et de capiteux qui vient des oléandres et des dattiers de la rive.

Comme Karsiyaka, en comparaison, sonne dur et buté, pas du tout ionien, mais déboulé d'une imprenable Anatolie. C'est une même rive pourtant, où se trouvent soigneusement cachées dans la végétation les belles maisons paresseuses que se sont bâties il y a un siècle ou plus Anglais et Hollandais qui ont choisi l'Orient, et ne se veulent plus que levantins.

Nous étions trois garçons. Maman calait Georges dans son coude gauche, sa main droite serrant bien l'anse du panier du pique-nique. Jean et moi nous partagions les affaires de plage. On descendait à Incir Alti. Je n'aurais pas su lire le nom sur le panneau du débarcadère, mais je crois entendre encore les syllabes comme une bouffée de chanson, leur sens turc résume pour moi tout l'enchantement du golfe : les Six Figues (ou Figuiers). En retrait d'une longue plage assez propre, presque entièrement de sable, passé une sorte de barrière de figuiers de Barbarie et d'arbrisseaux, ce sont des bosquets aussitôt, des vergers. Cela monte des feuillages, c'est tout le vert du golfe qui embaume ainsi. Les fruits, on les verra à nu ce soir au retour, étalés sur les quais. Mais est-ce un retour quand on n'a fait que tourner ? Ce n'était qu'une excursion, on fait le tour de son propre jardin. Et voilà la cueillette, rassemblée par espèces, dans un incroyable vertige d'odeurs ! Huit heures en plein soleil à même le sol brûlant ne les ont pas chauffés, mais cuits, et même confits : le raisin, fripé, blondi, sucré ; les figues, devenues beiges, dont le parfum nous poursuivrait jusqu'à la mer, si on sortait du golfe ; les abricots dorés, joufflus, encore acides si on y mettait la dent. Eux sèchent en pâtes étalées sur les terrasses au soleil, mince tapis orange odorant, rugueux, qu'on appelle pistil. Rien

qu'une excursion, ai-je dit. Un pique-nique. Les jardins de la mer, ce qu'elle a de plus tranquille et en quelque sorte de mieux domestiqué. Rien qui y fasse de l'écume, mais un bercement odorant, tantôt vert tantôt gris, qui vient expirer mollement sur la rive. On ne s'éloigne pas, on ne s'en va jamais.

On ne va pas dire retour quand on n'a fait que tourner. Le soir, dorés, vannés, on *rentrait*. Le bateau se recollait au quai et voilà. On n'a jamais été qu'à vingt mètres d'un même rivage. Délicieux périple. Il n'y a pas là de quoi susciter l'éblouissement qui a saisi les grands voyageurs littéraires découvrant Smyrne. Eux arrivaient depuis la mer, et ne savaient plus où trouver des adjectifs pour la qualifier. Nous autres, enfants excursionnistes, c'est par ventre de mère que nous avons débarqué la toute première fois. La première chose que nous avons vue, c'est de la beauté, sans aucun besoin de la dire unique au monde. C'est assez d'y être né, d'avoir des sens pour *sentir* cette brume de lumière, dès 11 heures du matin, qui fait trembler la ligne verte des collines, nimbées de bleuté puis de blond ; pour sentir ce parfum où fruit et fleur ne sont plus qu'un entêtement tendre et suave, qui invite à rêver. Cela se boit, on le respire plus qu'on ne le voit, on a ça pour toujours dans le sang.

Avant notre départ, au printemps 1934, nous avons pris à deux ou trois reprises un bateau plus grand. Nous allions à Stamboul. Grand-maman y vivait, veuve depuis vingt ans, chez sa vieille amie Mme Lachèze, veuve elle aussi, dont le nom très français recouvrait une première identité italienne et grecque, autrement dit à cent pour cent levantine. Elle incarnait tout ce qui en Orient est hospitalité et

main tendue. Août à Smyrne peut être tuant, maman était contente de retrouver un climat plus amène, les séances de plage à Moda ou Proti, les excursions aux îles des Princes qu'elle avait faites petite, elle y emmenait maintenant ses garçons. En ce temps, elle voyageait et même bourlinguait, au-delà de ce que peut rêver une fille de consul de France au Levant. Ce qu'on appelle Échelles y est autant d'escales, et elle avait fait les plus oniriques, née en Crète, poursuivant dans ce qui s'appelait à l'époque Tripolitaine et pas encore Libye. Mon grand-père Vernazza portait bien son prénom d'Ulysse : parti de Nausicaa, il abordait aux rives des Lotophages. L'Échelle suivante lui fut fatale. Les enfants restaient à Salonique pour l'école, il faisait seul l'étape la plus excitante et la plus éloignée de son périple, de Tripoli en Syrie où il mourut dans un accident de chasse, misérablement seul. Une fois les enfants élevés, grand-maman s'était fixée à Stamboul, ville qui à elle seule représente l'Orient, refuge où les plus vieux, esseulés ou démunis sont sûrs de trouver quelque parent mieux loti, ou de joindre à une détresse équivalente la leur, ainsi moins dure à porter. Grand-maman y trouvait mieux : ses deux fils. L'aîné, Émile, lui aussi consul, n'y resterait pas toujours, mais Antoine, employé à la Banque ottomane, était plus installé. Elle y avait aussi sa belle-sœur, née Badetti, d'une vieille et grande famille italienne de Stamboul. Malgré les guerres et les séismes, les choses trouvaient tout de même une forme de pérennité en Orient, elle vivait donc entourée et en sûreté. Le temps de ses vacances, papa restait autant que possible à Smyrne, aimant peu quitter son quant-à-soi, doux euphémisme pour sa solitude choisie. Il venait assurer notre

embarquement, agiter son mouchoir depuis le quai, et nous, du pont, les nôtres. Mais à peine était-ce un départ, sans larmes, comme si nous allions faire le tour de ce bout d'Égée où maman avait tant de repères, de souvenirs. C'est comme si nous ne partions pas.

Mais hier, hier à peine… Ou bien était-ce trois jours plus tôt ? Il y avait du monde sur le quai à Smyrne, et des mouchoirs, et des larmes aussi. C'était pour nous voir partir, nous dire adieu. On nous pleure, sur ce quai. Mais c'est maman qu'on pleure surtout, toujours prête à se sortir l'âme (expression que je n'ai connue qu'à elle) pour accueillir les enfants des autres et les régaler, leur inventant des jeux, les comblant de sa pâtisserie. Maman si liante, si généreuse ! Comment serait-il possible que tout Smyrne ne pleure pas de la voir partir ? Les Turcs ont nationalisé ou pour mieux dire confisqué la Régie, qui employait patrons et ingénieurs étrangers, français surtout, aux grands travaux réclamés par la nouvelle Turquie. Atatürk ne se contente pas de la proclamer, il la construit en dur. Les ingénieurs étrangers ont été indispensables pour concevoir, pour réaliser. Des Turcs vont les remplacer, il en est temps. C'est cela, l'indépendance. Alors adieu et bon voyage.

On comprend les larmes de maman ce soir-là. Smyrne est tout ce qu'elle a connu depuis son mariage ; elle avait bourlingué, petite, ici elle s'est attachée à tout et à tous : au paysage et au climat, aux Galip chez qui nous habitons et qui nous ont vus naître, aux Taranto de l'autre côté de la rue, à ces balades d'été, dans le plus beau golfe du monde. Tous ceux qui se pressent sur le quai lui sont devenus

proches et elle sanglote en agitant son mouchoir. Et nous aussi, du coup. Les larmes sont plus contagieuses que le rire. Pas pour papa. Ce soir-là, il est impassible. Pour l'exemple.

Mais ici, sur le pont de ce bateau géant, je m'accroche à sa main et un sanglot sourd semble se communiquer de sa paume à la mienne, que personne d'autre ne percevra. Cette fois, nous n'avons fait que toucher terre à Stamboul. Mme Lachèze nous a hébergés comme d'habitude, on s'est serrés comme on a pu. Mais cette fois, elle n'a pas trouvé un moment pour me raconter ses histoires et m'apprendre ses chansons. Elle est toute à ses cakes et biscuits, tout ce que maman compte ici de cousines plus ou moins éloignées et d'amies de pension afflue pour l'embrasser, cajoler ses enfants. Après quarante ans d'Orient elle s'en va, pour toujours peut-être. Ce ciel, cette végétation, cette unique lumière d'été, l'hospitalité au milieu de laquelle elle est née et qu'à son tour elle a pratiquée de son mieux, elle ne les retrouvera peut-être jamais. Pour les enfants, transplantation totale. Pour elle, arrachement… On ne saurait parler de racines, c'est un mot pour les Français de France. Dans cet Orient où les guerres n'ont de cesse de déplacer les frontières et d'exproprier les domaines et où les séismes emportent jusqu'au sol même, tout au plus peut-on parler d'amarres. Des liens puissants, sensibles, douloureux attachent au rivage. Par ici, on apprend vite à sentir la précarité sous ses pieds, le monde qui bouge, le sol qui est eau et glissera un jour en entraînant tout…

Hier une chose m'est arrivée, qui m'a laissé un étrange goût, comme un pressentiment. Maman m'a emmené faire quelques dernières courses dans

les magasins, nous rentrons par le pont de Galata. Le ciel a été bleu toute la journée, mais vers 6 heures le crépuscule se fait curieusement oppressant. À Stamboul, la mer entre dans la ville jusqu'à son ventre, et les bateaux aussi. Tout semble y refluer vers le port. Des bateaux géants s'y prélassent, à côté desquels celui qui nous a amenés de Smyrne n'est qu'une felouque. C'est sans doute un de ceux-là que nous prendrons demain. Dégringolant la colline de Galata jusqu'à la Corne d'Or, ce ne sont que voyageurs perdus ou anxieux, policiers, douaniers, portefaix, on dirait que le cœur de la ville bat où sont les bateaux. Quelle foule, quel va-et-vient ! Cette agitation me fascine, et m'étourdit. J'ai lâché la main de maman, elle-même s'est détournée un instant. Il n'en faut pas plus pour que je sois perdu dans le mouvement du trottoir, perdu dans le soleil bas et froid, et pleurant, hurlant plutôt, dans Dieu sait quelle langue, des trois que je parle. Mes hurlements ont suffi à faire retourner maman qui me rattrape et dont la peur soudaine, brutale, se traduit par la même nécessaire brutalité, qui la soulage, et me remet à ma place : une gifle, et sa main qui ne m'entraîne pas mais me tire comme elle presse le pas. Devant cette Corne d'Or, supposée plus beau panorama du monde, en un éclair, sensation violente, purement morale, je me suis reconnu et connu : un enfant perdu.

Et du coup, ici c'est désormais pareil. Dans une large, calme main d'homme, je tâche de glisser la mienne, qu'il la tienne serrée. Papa. Où pourrais-je me sentir plus en sécurité, moins perdu ? Et pourtant je le suis. Lui, ces larmes dont maman a fait démonstration publique l'autre soir à Smyrne, ça n'est pas son genre. Il ne montrerait jamais rien.

Mais il retient quelque chose, il le refoule, personne n'en saura rien, et surtout pas elle. Mais moi, ici, je *sens*. Il m'a pris avec lui sur ce pont le plus haut, d'où s'aperçoivent les derniers préparatifs de départ, la police qui monte pour une vérification de plus, celle, sur le quai, qui fouille les plus gros bagages, des ballots surtout, à coups de baïonnette, au cas où un clandestin arménien ou grec voudrait s'échapper. Maman l'autre soir s'est vidée de ses larmes. Elle en trouverait de réserve si l'adieu des mouchoirs recommençait ici. Mais les amies perdues de vue ne se sont retrouvées que le temps d'un goûter et il n'y a pour nous à Stamboul que des dames trop vieilles pour assister à un embarquement. Maman est déjà dans la cabine, que tout soit rangé avant le dîner.

Comme ils sont étrangers l'un à l'autre ! Sensibles tout autant, elle qui ne saurait le cacher, et lui qui mourrait plutôt que de le laisser voir. "Cette étrangère"… C'est le nom que la mère de papa a donné avec mépris à la radieuse jeune fille qu'il lui a annoncé vouloir épouser à peine débarqué en Orient. Ma grand-mère n'a aucune idée du monde, passé Fontainebleau ou Compiègne ; pour elle une demoiselle Vernazza née dans l'île de Crète, même fille de consul de France, a forcément un peu du sang noir de ces Lotophages chez qui son père l'a emmenée, avec des sequins aux oreilles ou au nez. Elle a fait en sorte qu'ils rompent, *cette étrangère* et lui, cinq longues années. Par quelle pression ? Jamais je ne l'ai su, je n'ai pas posé de questions et n'ai trouvé personne qui puisse m'en parler. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne restait à papa que sa mère, de sa famille honorable et ancienne, mais sûrement ruinée. Après trois années de service militaire puis quatre de guerre

comme tous les malchanceux de sa classe, papa en a eu assez de l'uniforme, il a voulu rompre, partir, tout laisser derrière lui. Il irait en Orient faire ce qui était de sa compétence, les travaux publics, les chemins de fer. Et il a tout laissé en effet. Il n'emportait rien qui puisse un jour permettre à ses enfants de dire que la France, c'est chez eux : leur pays. Pas un jardin là-bas qui puisse être à nous, après avoir été à lui, où nous puissions reprendre son enfance où il l'a laissée, qu'il la revive en nous. Rien dans ses poches, rien qui s'appelle souvenir. Un violon seulement, celui de son père ou peut-être grand-père, dont je ne l'ai jamais entendu jouer, quelques dessins et plans d'architecte de son père, deux miniatures représentant de petites filles. Et c'est tout. Je n'ai jamais vu ne serait-ce qu'une photo de son enfance, de grands-parents que je n'ai pas connus. Il n'a fait qu'exporter en ce coin d'Orient sa dépossession, son goût de ne pas se connaître de terre. Il n'y aurait pas de racines datant d'avant ; et seuls fruits de l'après, ces enfants qu'il allait lâcher ici-bas, les mains vides. Il leur transmet ce qu'il n'a pu laisser derrière lui, son éducation, ses bonnes mœurs, sa vertu – austère patrimoine. Ah ! à leur tour ils auront vite fait d'apprendre que le trésor n'est pas le champ, mais le travail qu'on y fait, l'acte même de le travailler, et cela dispense d'en avoir un à soi. Il mettait toute une Europe (plus la mer) entre lui et Verdun, la Somme, et toutes ces années de la tuante déflagration ; et les débris de sa famille, dont il ne dirait jamais rien. Il s'est agrégé sans y adhérer au peuple de tant d'étrangers exilés par choix, qui se fixent en Orient, oublient qu'ils sont nés hollandais ou allemands, et plantent, et prospèrent.

Les enfants ont tous droit à leurs doubles racines, mais de ce côté-là, nous, ses garçons, sommes comme orphelins. Du côté de maman, c'est assez d'oncles et tantes, assez de ramifications partout : toute une diaspora, comme les chrétiens d'Orient en composent, dispersés sans jamais laisser les liens se desserrer, les fortifiant au contraire par ces lettres que les cousines s'envoient d'un pays à l'autre, y joignant des photos pour montrer où les enfants en sont de leur croissance, à quoi ressemble le nouveau pays où la fortune vient de les envoyer. Du côté maternel, sans un bout de sol que nous puissions appeler nôtre, du moins avions-nous partout jardins et maisons basses dans des campagnes perdues, jusqu'en Bulgarie, à Corfou et au Grand Liban, où les membres de la famille s'étaient posés, ne se sachant de centre et d'unité que dans cette chose impalpable et terriblement mouvante qu'est la famille. Et où l'on peut d'ailleurs se chamailler et même se brouiller, sans cesser un instant d'être la seule solidité, la seule hospitalité sûre au monde.

Papa est en Turquie depuis treize ans : toute sa vie d'homme libre et actif. Il doit s'y sentir, en tous sens, *retranché*. Célibataire d'abord (vu le refus cinglant de l'autre) et s'y résignant, comme il s'arrange de tout, entre ses livres, sa pipe, ses montres et les ressorts de ses montres, et Éphèse à deux pas, où il va à cheval explorer le site et les tessons, pour se reposer de la ligne de Bournabat en cours de construction. Il ne pense sûrement pas aux trois garçons qui lui naîtront ensuite en sept ans comme ayant leur avenir ailleurs qu'en France. Nulle part ailleurs des garçons ne sauraient étudier, en sorte de donner un jour le meilleur d'eux-mêmes. L'âge venu, vers les onze

ans, on les enverra pensionnaires, à Sainte-Croix de Neuilly par exemple, pour qu'ils soient au niveau des Français de France. Même archidoués, d'ailleurs grandis dans davantage de fantaisie et frottés à plus de rencontres, les Français de l'étranger sont en retard pour le reste, non conformes, n'ayant pas suivi les seuls circuits qui vaillent. Quelques années de pension sont l'horizon d'adolescence de tous ces oiseaux exotiques. À eux de s'en arranger. Mais ça ne devrait venir que dans trois ou quatre ans, pour Jean d'abord. Or voici un père qui arrive, avec sa marmaille, dans une France où il n'y a aucune vaste maison de grand-mère, aucun jardin de tante ou de marraine gâteau pour les vacances d'été, les rassemblements de cousins. Déraciné volontaire, il ramène au pays, *rapatrie* des enfants qu'il a faits orphelins de France. Encore pour eux ne s'en fait-il pas vraiment. Les enfants s'adaptent vite, de toute façon ils auraient à s'y faire une fois seuls en pension. Tandis que là, on va encore groupés. Mais maman ? Que va-t-elle faire, privée de son soleil et de son ciel d'Orient ? Elle, dont aucun ancêtre n'a rien connu à l'ouest et au nord de Gênes ? Ayant à vivre en ville, sans jardins pour qu'on s'y repose et respire ? Pour lui-même, il ne s'en fait pas, quand on a traversé sept ans d'uniforme et le gros des déflagrations de Verdun, on ne craint rien pour soi. Ni pour nous trois, au fond : l'herbe s'accroche au sol ; d'ailleurs nous n'aurons à nous déshabituer que de nos quelques premières années. Mais maman ?

Quitter, trancher, l'enfant n'a pas de mot pour cela. Tout ce qu'il veut savoir, c'est que des amarres se détachent, qu'on va flotter libre, qu'on part. Partir, oui, *cela* a un sens, et les enfants alors courent

regarder vers l'avant. À peine longé le dernier minaret sur la colline, Marmara va s'ouvrir et le monde entier au-delà : en signe de quoi des dauphins déjà folâtrent de part et d'autre de l'étrave, invitant à aller plus loin, encore et encore.

Mais quelques-uns vont continuer de ne regarder que ce qui n'en finit pas de se détacher, le quai qui s'enfonce là-bas dans la brume, puis ce sillage, chemin sans cordages ni câbles mais qui relie toujours à la terre ferme qu'on vient de quitter. Un peu de la tristesse de papa m'est entrée dans les veines ce soir-là, j'aurai vite fait de l'oublier dans le spectacle de la grande salle à manger, avec ces menus et les merveilles qui attendent dans de grands plats argentés. Mais un peu de son anxiété aussi, oh infinitésimale certes, mais essentielle, à jamais… Quand nous remonterons sur le pont, il n'y aura plus rien à voir : ni dauphins à l'avant ni pays derrière soi qui s'efface. Trois petits Français rentrent en France, qui est leur lieu naturel. Adieu l'Orient, ses tiédeurs, sa dureté douce et cruelle. Trop de fois nous nous étions vus décollant d'un quai, et ce n'était que pour une balade. Smyrne alors s'éloignait dans des vapeurs dorées, paresseuse, engageante, la douceur même, jusqu'au mauve des collines. Avoir vu le jour ici, avoir ouvert les yeux ici, avoir commencé à respirer et humer l'air, parmi tant de parfums, c'est trop de privilège, cela se paye. Les tout premiers parents ont connu cela, dans leur jardin à eux, on ne saurait y demeurer toute une vie. Mais où que l'on doive ensuite errer, se fixer, reste à jamais la bénédiction d'avoir connu cela *d'abord*. Le monde premièrement est beau, le ciel lumineux, les buissons odorants, les gens hospitaliers. Même l'exil en restera illuminé.

2

SMYRNE

Mes toutes premières images ont été celles de ma ville natale. Mais même avide comme je l'ai toujours été de *retenir*, comment les aurais-je gardées ? J'y reviendrai pour un été, enfant toujours, mais de neuf ans, les yeux différemment ouverts. Je repasserai sur mes pas d'autrefois, je referai les mêmes trajets. Mais aux anciens emplacements des maisons neuves se seront construites, le tramway à chevaux n'existera plus, on aura aménagé le remblai sur ce grand boulevard dit Cordon, qui est toute la façade que Smyrne déroule le long de son golfe. Seuls n'auront pas changé ce vent tiède et brûlant du fond du golfe, l'*imbat* qui rend dingue, et l'odeur vaguement saumâtre des rochers en contrebas, d'où les garçons en glissant vont lancer des lignes. Je n'étais devenu ni oublieux ni ingrat ; mais j'avais six années de plus, tout un pan de mémoire supplémentaire de ces allées et venues et retours, toute la tribulation de notre avant-guerre. Cet été 1940, nous aurons à quitter Smyrne une fois de plus, et du haut de mes neuf ans je saurai que c'est pour la vie. Ce n'est plus mon petit monde à moi, c'est le monde entier qui a pris feu. Sans terre qui tremble on vit dans le séisme. Comment les images de ce brûlant été 1940,

violemment conscientes, déjà chargées de nostalgie, n'auraient-elles pas recouvert, périmé, effacé ma toute première Smyrne ?

Me restent, indélébiles, trois quarts de siècle après, l'odeur du jasmin de la haie, sucrée et entêtante comme nulle part ailleurs, et celle des *simit* qui me faisait courir à la fenêtre, ces ronds creux et craquants qu'un marchand ambulant à la voix aiguë offrait (et j'espérais que maman entendrait, et descendrait lui en acheter). Du thym acide y serait saupoudré au dernier moment. Ils apportaient dans le frais matin bleu leur odeur de four à bois et de sésame, que remplaçait le mercredi celle des *gueuvrék*, plus molle et plus pénétrante par le salep mêlé à leur pâte. Les Taranto habitaient juste en face, purs Levantins nuance italienne, le nom le dit assez. Encore une maison et on est au Cordon. De leurs fenêtres, ils aperçoivent le remblai et, au-delà, la mer. Smyrne de ce côté est plus aérée et ses maisons moins serrées. Ici une sorte de pointe avance dans le golfe, de l'autre côté on voit Cordelio, presque à la toucher par temps clair. Ce quartier est dit Punto, si on pense italien, ou Tuzlu (*tuz* en turc veut dire sel) à cause des marais salants juste derrière. Tout ce qui reste à Smyrne de Levantins aisés s'est replié ici après l'incendie, avec les Européens. Les Taranto, en vieux Orientaux qu'ils sont, raffolent des enfants, n'en ayant plus à eux. Les leurs sont partis sans retour, là où élever ses enfants comme on a été élevé soi-même reste possible, qu'on soit chrétien ou juif. Aimables vieillards : lui princier et paresseux, se faisant traîner son fauteuil d'osier le soir à même la rue sans trottoir et y sirotant son raki, oisif, fumant, toujours prêt à une histoire (en grec), une caresse ; elle ménagère, mais ne se laissant jamais voir en tablier,

soignée quand elle aussi venait s'asseoir au frais près de lui, aux cheveux à jamais jaunis par le henné de sa jeunesse mais coiffée et toujours prête à rentrer chercher une friandise, une part de gâteau fait maison ; hospitaliers mais n'ayant rien à offrir que de la gentillesse ; sans passé dont ils parlent, sans avenir non plus autre que l'attente.

Attendre quoi ? Ils ont survécu à l'incendie. Pour tout l'or du monde ils ne quitteraient cette maison, cette rue où chaque passant les salue et leur cause. À notre retour à l'été 1940, ils ne seront plus là. Il y aura désormais des trottoirs dans la rue mais plus personne ne sortira de fauteuils au crépuscule odorant et mauve ; et encore moins n'oserait se faire entendre en pleine rue appelant en grec un enfant pour le faire approcher, *pédimou*, mon petit, et lui caresser les cheveux. Le cri claquerait, *yasak*. Interdit. On parle la langue de l'ordre nouveau, ici, et elle seulement. Le quartier n'a plus qu'un nom, Alsandjak. Au fait : qu'on ne se risque pas à dire Smyrne. C'est Izmir qu'il faut la nommer, et Üsküdar pour Scutari et Istanbul pour Stamboul – et pourquoi pas Constantinople, Byzance tant qu'on y est ! L'Orient que vous disiez vôtre, cet Orient-là n'existe plus. Il n'est pas mort à la Grande Guerre, non. Il a été noyé ici, sous vos yeux, dans ces eaux mêmes. Du 9 au 13 septembre 1922, ce qui a été jeté à terre, dévasté, englouti, ce n'est pas Smyrne. C'est l'Orient. Les rescapés les plus jeunes sont partis aussitôt qu'ils ont pu ; les plus vieux ont surnagé un temps, comme il peut rester un fauteuil d'osier là où il n'y a plus de terrasse : des survivants tout au plus. Aujourd'hui plus personne ne surnage. Et surtout pas les vrais noms, les vrais mots pour nommer le monde.

La Smyrne qui est la mienne, j'y suis entré les yeux fermés, comme ceux qui naissent. Je n'en ai d'abord connu que les odeurs, la tiédeur, la rumeur, la mélopée de ma nourrice grecque, mais rien de l'enchantement ébloui des voyageurs venus par la mer, des adultes qui ont vu du pays, lu les légendes, s'attendent à quelque chose, et comparent. Ils raconteront que le voyage n'aura été inventé, et la tribulation et l'exil même acceptés, que pour cela : cette réconciliation. Ce coin du monde au-devant de leur désir, offert dans sa lumière blonde, son ouverture, sa facilité. Blondeurs… Est-ce Chateaubriand, est-ce un autre qui a dit : blondeurs ? Dans l'éclat doré du golfe tous les blonds possibles, qui deviennent roses, rouges. Non. C'est à Flaubert, souffle coupé, qu'ils ont arraché le seul : "Ô mon Dieu ! mon Dieu… !!" peut-être de sa vie.

Ils venaient d'Occident. Vue de la mer, ils avaient pu croire que la Grèce est déjà l'Orient. Le Péloponnèse se dressait devant eux, de la roche hérissée, une muraille démantelée par des séismes. À peine une rade. Qu'on le pénètre un peu, le Péloponnèse devient cette Achaïe où des croisés séduits, Francs ou Belges, se sont arrêtés, si charmés qu'ils en ont oublié Jérusalem et le tombeau du Christ. Ils ont donné aux terres d'ici des noms de chez eux. Leur Saint-Omer est devenu Santamaria. Qu'on pénètre assez avant dans le secret, ces terres, ces ciels, même l'hostile Taygète, révèlent des blondeurs. Mais il faut les mériter.

Alors qu'ici ! Ce n'est plus Navarin comme depuis Thucydide avec ses cliquetis de cuirasses. C'est la paresse et la paix, la trêve indolente et heureuse. Nés pour être ennemis, ici ils déposent leurs armes, leurs

haines et même leur mémoire. Grecs et Turcs, chrétiens et infidèles pactisent, réconciliés par le soleil qui est pour tous, et l'odeur des figues aussi. Ils paressent, commercent, trafiquent, des métis bientôt, au fond levantins plus qu'autre chose, par droit de sol et de soleil. Mêlés, mais jamais métissés, seuls les Anglais restent d'abord anglais, comme partout au monde. Eux sont venus pour leur propre croisade, le contrôle des mers. *Rule Britannia*. Ils se sont fixés hors de la ville, à l'abri du bruit, de la chamaille, de l'ordure des rues marchandes, à Boudjah, laissant leurs drogmans surveiller les transactions du bazar et mettre un terme aux rabais obligatoires sans lesquels le commerce cesserait d'être aussi un jeu. Mais c'est en personne qu'ils surveillent à l'entrée du pont des Caravanes, chameaux et charrettes venus de l'intérieur anatolien, du Caucase et plus loin encore. Boudjah est une oasis dont ils ratissent le sol pour qu'il ressemble à un jardin anglais, des villas s'y cachent dans le feuillage, belles maisons coloniales où des demoiselles qui n'exposeront jamais au soleil la peau de lait dont elles sont fières jouent du piano et chantent. On s'y habille pour dîner, comme aux Indes. Des Sudistes attardés, au fond, comme on n'en trouve plus ni dans les îles Britanniques ni en Géorgie, un demi-siècle après *Autant en emporte le vent*… Les indigènes qui bêchent leurs pelouses et repassent leurs nappes sont comme leurs esclaves bien traités. Ils laissent aux Français Bournabat mieux irriguée, plus fraîche, plus avenante, mais où l'eau fait venir les guinguettes et aussi les moustiques, dans une bruyante joie de vivre à l'orientale. Pour ces bienheureux la vie se vit au ralenti, Éden où chacun selon son flegme refait ses habitudes, une vie discrète à Boudjah et se protégeant

de toute curiosité extérieure. Telle est l'exterritorialité que l'Anglais installe, où qu'il se fixe. Le Français y apporte plutôt sa bonne franquette. À peine s'ils se fréquentent en dehors des affaires. Mais ils ont en commun d'être devenus levantins. Même un séisme ne les ferait pas partir.

En ville on est moins bien loti. Tout juste si les plus fortunés, du côté d'Alsandjak, ont un bout de jardin en bas du balcon, où le soir venu ils prennent le frais. Là on fume, les dames aussi, on reste un moment à deviser. On a dîné à l'intérieur, de ces ragoûts de légumes tièdes d'où l'huile, l'oignon, la tomate et dix herbes ou graines pesées dans la balance des fées font sortir des saveurs qui sont d'abord des fumets, et mettent l'eau à la bouche. Smyrne aime manger. Théophile Gautier jugeait l'air du golfe "appétitif", mais les dosages des cuisinières n'ont pas besoin d'un tel appoint. Le temps de dîner, on s'est calfeutré. Les fenêtres sont doublées d'un grillage fin comme celui des garde-manger, à cause des moustiques. À la moindre lumière, ils affluent, attaquant aussitôt les peaux les plus blondes. Ce n'est qu'après avoir fait disparaître tout ce qui pourrait les tenter, eux et les mouches, les reliefs et les lampes, qu'on rejoint sur les balcons les fauteuils d'osier et les narguilés. On prend le frais, et c'est si bon que même cet autre bonheur, la conversation, retombe doucement. On se tait, et c'est comme si le silence ajoutait à la douceur du soir et qu'on y écoutait mieux la rumeur perpétuelle du golfe, l'*imbat* par à-coups, toute cette secrète musique qu'ont tissée pour Smyrne les Muses autrefois, les ruines non loin, l'Histoire, son passé.

Cette heure du soir est la bienvenue, tant la journée épuise. Passé 10 heures du matin, même sur le front de mer, ce Cordon où à la fin de l'Empire ottoman se dressaient hôtels, casinos et bientôt cinémas, les jours de soleil déjà on ne respire plus. Le fond de l'air n'est jamais frais : une tiédeur plutôt, comme une lassitude, qui coupe les jambes, décourage l'effort. Dès avant midi cela crisse comme si en sourdine, à même l'air, d'invisibles criquets y tricotaient de la touffeur. Mes pieds tendres d'enfant se souviennent de la petite herbe rare au sol, jaunie, séchée, devenue forcément coupante, et de petites épines qui cherchent la moindre ouverture de la sandale pour blesser. Des figues sont au sol, leur miel blond éclaté en gouttes sur leur peau défaite, dévorées vives par les fourmis. D'innombrables insectes volettent, bruissent, l'air tiède en est comme grisé, à bout de son souffle, incessante rumeur de l'après-midi que les moustiques relayent le soir, et alors un seul suffit, s'il a trouvé passage dans une chambre, pour que cette musique dure toute la nuit. Le ciel de jour est plutôt blanc que bleu, grisé d'odeurs à en être ivre et tomber lui aussi de sommeil. Comme il paraîtra différent quand nous aurons gagné une autre Turquie, celle de la mer Noire, pour cinq ans de plus ! Là, il se montrera minéralement bleu et pur, profond et épais de couleur. Mais tous mes étés de Smyrne, c'est comme s'il n'y avait jamais eu au ciel un bleu vraiment bleu, mais adouci ou plutôt *efféminé* de blanc, comme si un peu de vapeur y était sans cesse en suspens, prête à se changer sous l'effet de la chaleur qui monte du sol en un scintillement doré, qui fait plisser les yeux, et quand il vire au blanc, il faut qu'ils se détournent. Cela peut être

à quoi les grands voyageurs littéraires en extase ont donné du *blond* – mais ils ne l'auraient pas soutenu tout un été. La beauté ici fatigue. À Éphèse, tout près, l'Histoire arrêtée, la pierre des statues, les colonnes rafraîchissent. Mais ici l'eau du golfe, au calme plat, ajoute sa réverbération. On s'enivre mais on succombe. Homère était aveugle.

3

LA CATASTROPHE

Je suis né dans ce qui était déjà la Turquie d'Atatürk. Le Ghazi, son Duce à elle, entreprenait (et avec des outils qui pour semer le définitif d'abord extirpent) d'en faire un pays laïc et moderne, donc nettoyé de ses mœurs d'autrefois ; un pays, si nécessaire, sans passé. Smyrne déjà se disait Izmir. N'être plus ottoman, sous peine de n'être pas. Moderniser, c'est mécaniser : adieu donc les chevaux du petit tramway du Cordon. On a eu tôt fait de la chasser, cette complaisance qui est dans l'esprit ottoman, à vivre et laisser aller les besogneux comme les patrons. Espérant fabriquer un futur dans ce coin de monde, les banquiers anglais avaient eu beau lancer des voies ferrées à l'assaut de la rébarbative Anatolie, elles n'allaient pas loin, trop de passé ici faisant frein. Et quel passé ! Aux bords de ce Mélès, on dit qu'Homère est né ; à Éphèse, à un jet de pierre, le temple de Diane a été sacré merveille du monde, ses ruines majestueuses faisant oublier aux touristes toutes les splendeurs du golfe, qui éblouissent surtout le voyageur poète ; le Mausolée d'Halicarnasse est à deux pas, le colosse de Rhodes de l'autre côté de ce détroit. Ainsi, des merveilles dressées de main d'homme, trois sur les sept ont ceint la merveille unique du site : ce golfe qui

ne s'est donné que la peine de naître. Pour qu'un tel pays se fasse moderne, il faudra d'abord beaucoup arracher, et d'un coup.

Papa était à Smyrne depuis un an quand s'y est produit en 1922 ce que des Grecs que je rencontrerais rue des Martyrs à l'aube d'un autre millénaire n'avaient toujours qu'un mot pour nommer : *la Catastrophe* – ce qui a coupé en deux l'histoire non pas de Smyrne ni même de la Grèce, mais celle de ce monde à part, l'Orient. Il ne m'en a jamais rien dit, pas plus qu'il ne m'a parlé de la France. Mais il avait vu l'incendie et la noyade, incendie de la mer elle-même, dont les flots devenaient de la flamme, pour que la noyade soit plus sûre ; et il détournait les yeux plutôt que d'en parler.

L'Empire ottoman s'était mis en 14-18 dans le camp des Empires centraux, qui l'entraînaient dans leur débâcle. La Grèce ralliée aux Alliés était dans le camp vainqueur. On redécoupait l'Europe, les rêves fous repartaient. Si la Turquie a pu si longtemps être "d'Europe" pour la seule Constantinople (et tant de conquêtes depuis là, la Morée, la Serbie, jusqu'aux portes de Vienne), quel argument allait empêcher la Grèce victorieuse de se faire "d'Asie", en reprenant l'Ionie, jadis sa colonie de l'autre côté de la mer Égée ? Pourquoi ne recommencerait-elle pas l'Empire byzantin, en reprenant Constantinople aussi ? Avant de se montrer le chef qu'il a été, Atatürk était un grand et dur soldat, il ne laisserait pas faire cela. Les Puissances observaient l'épreuve de force sur le point de se jouer, leurs navires se tenaient à courte distance, prêts, les Américains aussi, pas fâchés de se créer chez les Turcs devenus leurs obligés une sorte de tête de pont vers le Moyen-Orient.

Hardis, revanchards, fanatisés, les Grecs percèrent presque jusqu'à Ankara, cœur et capitale de la Turquie moderne. À bout de forces et de vivres, ils durent s'arrêter et bientôt refluer débandés. Et c'est des demi-morts que les Turcs n'eurent qu'à achever. Quand ce reflux atteignit Smyrne, c'est Smyrne qu'il n'y eut plus qu'à achever.

Le Turc du continent se souvient d'avoir été tatar, son Ghazi d'alors s'est appelé Gengis Khan. Il est venu de loin en Asie, ne se cache pas d'être féroce, brutal de gestes, expéditif. L'Anatolie est elle-même féroce, hérissée de roches, et ses plateaux battus de vents sont plus hostiles que des déserts. Entre lui et le Grec d'origine, né de la civilisation, venu par la mer, il y a quelque chose d'inexpiable, à quoi la religion a ajouté son soufre. Ce n'est ni hasard ni simple effet verbal si le musulman traite le chrétien d'*infidèle*, comme s'il avait manqué à un devoir de foi, ou qu'il fût renégat ; mépris qu'augmente aussitôt l'injure – chien d'infidèle. Infidèle précisément, *giaour*, était dite Smyrne par les musulmans, depuis toujours : *Gavur Izmir*, d'avance vouée à la seule purification totale, le bûcher. D'autant que dans la ville accueillante et tolérante, nombre d'Arméniens s'étaient mis à l'abri, dont les Turcs ne faisaient qu'une bouchée quand ils les attrapaient chez eux : fils haïs de l'Ararat d'où l'Esprit, un autre Esprit, a soufflé sur le reste du monde.

La colonie arménienne se groupait en plein centre de Smyrne autour de sa cathédrale Saint-Étienne, insolente comme se gardait bien de l'être le modeste Saint-Polycarpe des capucins français. Dès avant 1914, la population musulmane, hier encore minoritaire, s'était augmentée de malheureux chassés

d'Italie, d'Albanie, de Russie, sans ressources ni lieu, exaspérés. Une allumette suffisait pour que tout flambe. D'où vint-elle ? Le carnage ne sait pas ce qu'il pousse devant soi en aveugle. Par le pont des Caravanes, l'armée des vainqueurs avançait. Y avait-il des explosifs stockés dans la cathédrale arménienne ? Des provocateurs firent-ils comme si le coup venait de là ? Qu'importe. Dans la touffeur crépitante d'été, le centre de la ville fut bientôt un brasier et l'exaction, le pillage, le viol, le carnage ne connurent plus qu'une loi : s'exaspérer davantage. Le patriarche arménien alla implorer une trêve, qui était encore possible : que les civils, les enfants au moins, fussent épargnés. Il y avait de quoi les évacuer : une mission humanitaire américaine était installée au Punto, et pas loin de vingt bâtiments de guerre et marchands, ancrés dans la rade, avaient ordre de ne pas intervenir dans un conflit qui n'était pas le leur, mais d'assurer la sauvegarde des ressortissants. Le prélat se fera couper en morceaux, sa barbe arrachée, ses yeux crevés. Attisé par le vent ou relancé par la malice, le feu rétrécissait dans sa gigantesque tenaille l'espace du front de mer. Ceux qui avaient encore des jambes pour courir fuyaient devant le double péril, les Turcs, l'incendie.

Bientôt tout ce qui restait de population se trouva tassé contre les quais : à moins de sauter dans une chaloupe, la noyade était sûre dans l'affolement de tous. Sur le Cordon, le cinéma nouvellement construit s'effondra d'un coup, tel un château de cartes qui serait de paille, les flammes montant comme à l'assaut du ciel même. Ah ! toute blondeur avait dû s'en aller de ce ciel qui n'était plus que fumée et suie, sang et crasse de charniers qui sont

aussi des bûchers. Respirer, c'était suffoquer. Faute de trouver une chaloupe, beaucoup sautaient à l'eau, plutôt que d'attendre le feu qui gagne et les piques qui tuent. Mais dans l'eau même les brindilles brûlantes chassées en tourbillons par le vent faisaient de la rade un lac de feu d'où s'élevaient des hurlements. Et cela dura trois jours.

Regroupés à la mission américaine, les ressortissants anglais, français, italiens, américains purent dès la première nuit gagner les bateaux qui les attendaient, l'arme au pied si on peut dire, avec des ordres stricts. Du pont de certains navires, les marins en larmes, enfreignant la consigne, tendaient la main aux fuyards ayant pu ramer ou nager jusqu'à eux. Pas les Anglais. On sait leur loi de mer plus que rude. C'est du haut du pont qu'ils verseront des seaux d'eau bouillante sur ceux qui ayant trouvé à s'accrocher à la coque tentaient de grimper, leur faisant lâcher prise. Du pont de l'*Edgar Quinet*, un petit Français de huit ans, sain et sauf, regardait brûler sa ville natale et suppliait les officiers de bord de prendre cela en photo. Qu'ils sauvent la mémoire, que l'image reste, une image qui, elle, ne puisse brûler. Il s'appelait Henri Langlois. Plus tard, il se donnera pour mission de sauver du feu les vieux films, images sur mémoire irremplaçable mais inflammable, et fondera la Cinémathèque.

De tout cela, je n'ai rien vu. Je ne peux même pas dire que quelqu'un me l'ait précisément raconté, pas mon père en tout cas. Je ne sais pas s'il a été évacué sur un bateau, ou s'il est resté à terre. Cela s'est reconstitué en moi, par bribes, comme tout un pan d'Histoire encore proche, à la fois fabuleuse et atrocement réelle. Je n'ai connu Smyrne que rebâtie, et

sa mémoire recousue, resserrée sur des mutismes. Mais mon enfance à tribulations a trouvé sa cause première dans cet incendie, qui marquait l'avènement d'un ordre nouveau et scellait la descente au néant d'un Orient millénaire, celui qui dans la pluralité avait trouvé (inventé) la tolérance, c'est-à-dire sa très précaire identité, la vertu civilisée qui lui a été propre. C'est dans cet Orient que je me suis connu toutes mes résonances affectives, tout ce que j'avais de racines par ma mère, seule appartenance qui me restât, seules attaches, en l'absence d'images venues de l'enfance française de mon père. Mon Orient natal ne serait jamais plus ce que de mémoire de vivant il avait été. J'étais doublement dépossédé, né comme orphelin de toute terre, de toute racine.

4

NÉ TROYEN

Mais les mêmes malheurs ne font que revenir. Ils se répètent et se ressassent, en vague, en boucle. Ils nous font de l'Histoire cette hydre avide, à jamais inassouvie. Il aurait dû se trouver quelqu'un à Smyrne en 1922 pour se dire que, de l'autre côté des mers, la chose avait déjà été faite et le signe adressé. Une autre ville, une autre civilisation qui se croyait digne de vivre, tout un Sud aimable et facile s'était déjà envolé en flammes et en fumée. Bientôt, nous revivrons en images la chose même, éblouis et fascinés, terrifiés aussi par l'évidence rouge du feu : des façades qui s'effondrent, le feu semble nous jaillir au visage, nous menaçant. Telle est la magie de ce grand linge blanc, ou linceul peut-être, tendu à plat comme une toile, vide à la vérité, mais tout animé et vibrant d'une évidence qui est aussi une illusion. Cassandre a beau prévoir et prévenir, personne n'a voulu la croire. Un écran, dans sa définition, est fait pour dérober les choses, les cacher. Celui-ci au contraire les révèle, et avec quelle fulminante présence ! *Autant en emporte le vent* nous mettra bientôt au cœur de cela, c'est comme si nous étions nous-mêmes dans la calèche qui fuit Atlanta incendiée retombant en braises sur nous. Tous pourront

voir cela en 1939. On sera à la veille d'une guerre de plus, et quelle guerre. Les spectateurs qui n'ont pas perdu toute mémoire auraient pu, auraient dû se dire qu'un seul et même désastre ne se lasse pas de revenir, et nous de ne pas le comprendre. Et c'est tout près d'ici que cela a commencé…

Les racines ont été arrachées, les attaches tranchées. Pour ceux qui l'ont vécue, première fin du monde. Les Grecs noyés aux eaux de Smyrne expiaient peut-être pour les Grecs démolisseurs de Troie. Je suis né en 1930 dans ce pays et de ce pays ; il a eu beau me bourlinguer d'ouest en nord, de mer Égée en mer Noire, sans cesse inquiet de quelque chose qui gronde sourdement, montre les dents, pourrait dévorer. Là pourtant ont été les dix années les plus belles, sans nul doute les plus définitives de ma vie : l'inoubliable enfance, que je choisirais de revivre telle quelle si j'avais à renaître. Et pourtant ce sol ne cesse de proclamer l'absence et la dépossession : un tragique manque de tout (et même de nom) n'a pas fini d'habiter le vaste pan de terre dévastée, comme laissée pour compte, entre Pergame et les Dardanelles. Ici fut Troie – ou pour mieux dire : *quelque part par ici*. Où la situer, en quel point de cette aire battue de vents ? Rien, pas une pierre debout qui vaille, pas un signe de vie ni même de mort ne persiste qui dise ou laisse seulement supposer qu'ici fut le nombril du monde, la ville pavée d'or, la plus désirable patrie, la première qui pour destin ait eu d'être perdue, pour toujours et désormais depuis toujours, pour tous perdue. Patrie des sans-patrie. Toute attache, toute amarre tranchée. Cela ne fera que se reperdre en 1922, un peu plus au sud dans la même Égée, au fond d'un golfe en feu.